



## Moussons

Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

17 | 2011

Les frontières « mouvantes » de Birmanie

---

### *Multiculturalism in the New Japan. Crossing the Boundaries Within*, H.H. Nelson Graburn, John Ertl, Kenji R. Tierney (éds)

New York/Oxford : Bernham Books, 2008, IX + 252 p., index (série « Asian Anthropology 6 »)

Antonio Guerreiro

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/moussons/650>

ISSN : 2262-8363

#### Éditeur

Presses Universitaires de Provence

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2011

Pagination : 185-188

ISBN : 978-2-85399-790-4

ISSN : 1620-3224

#### Référence électronique

Antonio Guerreiro, « *Multiculturalism in the New Japan. Crossing the Boundaries Within*, H.H. Nelson Graburn, John Ertl, Kenji R. Tierney (éds) », *Moussons* [En ligne], 17 | 2011, mis en ligne le 27 janvier 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/moussons/650>

---



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La primauté de l'affectivité dans les relations entre religieux et laïcs explique que le religieux exemplaire, du point de vue des laïcs, n'est pas forcément celui qui respecte le plus strictement le code de discipline monastique. Une règle parmi les plus emblématiques de l'ascétisme monastique interdit au religieux toute prise de nourriture après midi. Or, signale Jeffrey Samuels, nombre de religieux sri-lankais ne respectent pas ladite règle, et ce, avec l'accord de certains laïcs qui vont jusqu'à leur apporter de la nourriture le soir en raison de la sympathie qu'ils ont à leur égard et de leur souci de ne pas les laisser souffrir de la faim. La norme n'a rien d'absolue, elle est négociée au travers des relations que religieux et laïcs entretiennent, les attentes des laïcs pouvant varier d'une époque à l'autre, d'une localité à l'autre. À partir du moment où un religieux tisse des liens affectifs forts avec les laïcs, il peut être regardé par eux comme une incarnation de l'idéal monastique quand bien même il ne respecterait pas certains éléments de la discipline monastique.

Au final, cet ouvrage limpide, fruit d'une empathie évidente de l'auteur à l'égard de ses interlocuteurs sri-lankais, nous fait apercevoir, grâce à une perspective apte à saisir l'intensité affective et émotive de la vie sociale, ce qui échappait jusque-là largement au point de vue des études sur le monachisme en contexte theravādin. Après avoir lu cet ouvrage, on ne regardera plus jamais un religieux dans une société theravādin de la même façon, de même qu'on n'envisagera plus jamais la texture d'une communauté locale en contexte theravādin comme avant.

\* Chargé de recherche CNRS, LISST – Centre d'Anthropologie Sociale.

*Multiculturalism in the New Japan. Crossing the Boundaries Within*, H.H. Nelson Graburn, John Ertl, Kenji R. Tierney (eds), New York/Oxford : Bernham Books, 2008, IX + 252 p., index (série « Asian Anthropology 6 »)

Par Antonio Guerreiro\*

Ce volume fait suite à la conférence intitulée : « *Japan : Crossing the Boundaries Within* », organisée en 2002 à l'université de Californie, à Berkeley, dont le thème principal était l'apport des immigrants – surtout asiatiques – dans la formation d'un « Nouveau Japon », au tournant du troisième millénaire<sup>1</sup>. La cheville ouvrière du livre, Nelson Graburn, anthropologue, est actuellement conservateur des collections d'ethnologie nord-américaine au P. Hearst Museum of Anthropology de Berkeley, il est co-titulaire de la chaire d'études canadiennes à l'université de Californie ; spécialiste des Inuits du Canada, il travaille au Japon, notamment sur le Shinto, depuis les années 1970.

Les treize essais, formant les chapitres du volume, à côté de l'introduction de Nelson Graburn et John Ertl, plus fournie (p. 1-31), sont de longueur variée, de huit à vingt pages. Les thèmes abordés par les différents contributeurs, japonais et occidentaux, sont très divers, ce qui confère une certaine impression d'hétérogénéité au livre. Mais ce parti pris permet d'aborder la complexité de la diversité culturelle et ethnique du Japon des années 2000. Il prend pour fil conducteur les différents clivages de la société japonaise, exprimés par les catégories ethniques internes, « marginalisées » (Burakumin, Coréens, etc.) davantage que par celles vivant à la périphérie de l'archipel (Ainu, Okinawais), et leur évolution durant les années 1990-2000. Le sous-titre fait référence aux processus identitaires qui ont permis le décroisement des « limites » internes au pays, fondées sur la distinction intérieur/extérieur (*uchi-soto*), l'expression *uchinaru kokusaika* « l'internationalisation interne ou domestique », en rend compte. L'introduction au volume ainsi que l'article final de Graburn forment des mini-synthèses qui reprennent des éléments

abordés dans les autres contributions en les replaçant dans une problématique plus large. Loin des clichés sur la xénophobie des Japonais, le volume souligne les changements survenus depuis l'année 1995, marquée par deux événements clés, formant une rupture. Le tremblement de terre de Kobé (*Hanshin Awaji dai-jishin*), et l'attaque au gaz sarin de la secte Aum dans le métro de Tôkyô, qui avaient été précédés de peu par l'éclatement de la bulle économique (*baburu-kezai*). Ces catastrophes ont causé une remise en cause du sentiment sécuritaire du pays, et en même temps marqué un tournant dans sa construction identitaire, notamment à Kobé/Ôsaka. Ces redéfinitions identitaires poursuivent le processus d'« internationalisation » (*kokusaiika*), décidé par le gouvernement à la fin des années 1980. Il a coïncidé avec l'expansion économique et culturelle du Japon formant un attracteur pour les émigrants asiatiques (*imin*).

Dans l'introduction (p. 9-12), Graburn et Ertl soulignent le rôle déterminant de l'engagement du sociologue Komai Hiroshi, qui soutient que le futur du Japon dépend de la main-d'œuvre asiatique, autant d'un point de vue économique que démographique. Le Japon aurait besoin de 600 000 travailleurs par an, car la main-d'œuvre japonaise déclinerait de 50 % par rapport à aujourd'hui en 2050, donnant deux travailleurs pour un retraité, ce qui s'ajoute à l'effet du vieillissement de la population globale du pays.

Cette mise en perspective multiculturelle du Japon forme une réaction aux recherches mettant en valeur l'homogénéité ethnique du Japon en Asie orientale, qui faisaient en sorte d'isoler l'altérité aux périphéries, dans les régions défavorisées économiquement d'Hokkaido et des îles Ryûkyûs (*Nansei shôto J.*). Les différents essais présentent des cas situés dans les îles principales d'Honshu et Kyûshû, constituant historiquement et économiquement le centre du pays. Les auteurs des années 1960 et 1970 représentaient leurs sujets comme des « minorités » culturelles, des groupes sociaux plus ou moins marginalisés, chacun avec leur propre culture en voie d'assimilation dans la culture nationale. D'après Graburn et Ertl, ces analyses auraient

contribué à renforcer l'idée d'une majorité homogène de Japonais, avec le risque alors de diviser les individus entre « Japonais » et « non-Japonais ». Un trait renforcé encore dans les nombreuses études consacrées à la « spécificité japonaise » dans le monde (*nihonjinron*), produites au Japon des années 1960 à 1990. Il faut rappeler que les Burakumin (*buraku*), vivant en hameaux distincts des Japonais ordinaires car impurs – ce sont les descendants de certaines professions méprisées –, étaient jusqu'à une date récente exclus du système social, comme les Okinawais (*okinawajin*), les habitants de la préfecture d'Okinawa, culturellement différents, « exotiques » mais toutefois pas complètement extérieurs (p. 6).

Finalement, c'est la nouvelle vague d'immigration asiatique des années 1980-1990 qui a fait changer la situation interethnique au Japon. Elle a produit une reconsidération du passé ancien du Japon et de ses liens avec l'Asie et le Pacifique<sup>2</sup>. En même temps, l'intensification des relations du Japon avec l'Asie du Sud-Est/l'Asie orientale a stimulé la recherche sur la présence des Asiatiques dans le pays. Au sein de la communauté des chercheurs en sciences sociales, des économistes, sociologues et anthropologues se sont impliqués dans ces travaux. Ces derniers ont élaboré une terminologie qui exprime la notion de multiculturalisme (*taminzoku*), sous son expression sociologique, « une société formée de plusieurs ethnies vivant ensemble » (*taminzoku kyôsei sakai*). L'idée de multiculturalisme est formulée encore comme la « coexistence de nombreuses cultures » (*tabunka kyôsei*). Ce dernier terme, *kyôsei*, connotant l'idée d'une « solidarité et d'une symbiose » entre les cultures. La référence de Y. Takezawa au concept durkheimien de solidarité, notamment la distinction entre la solidarité mécanique, propre aux sociétés dites « tribales », acéphales ou simples, et la solidarité organique, propre aux sociétés complexes, illustre bien ce point à propos de la catastrophe de Kobé (p. 38-42). Dans le lexique, il faut ajouter l'usage de néologismes empruntés à l'anglais, tels que « *ethnic* » (*esunikku*) et « *diversity* » (*daibâshiti*), notamment en rapport au tourisme, à l'éducation et aux arts du spectacle. L'usage de ces nouveaux

mots est probablement révélateur de la transition d'une identité mono-ethnique, celle des Nihonjin ou « Japonais », à une identité plurielle, plus difficile à cerner. La majorité des Asiatiques (Chinois, Taiwanais, Coréens) vivant au Japon sont définis par le terme respectable de *Zainichi* : « résidents étrangers ». Tandis que d'autres sont des *Nikkeijin*, des personnes issues de l'immigration japonaise en Amérique latine qui a précédé la Seconde Guerre mondiale – surtout au Brésil et au Pérou –, les Japanese Americans forment encore un cas particulier. Même si les Coréens se prêtent à une assimilation plus complète que les autres Asiatiques, certains de ces citoyens japonais pourraient aussi choisir de retrouver leurs racines coréennes. Au cours de ce processus, ces « nouveaux Japonais » redéfiniraient alors ce qu'on considère comme la « Japonité » (Hester, 140-141). Dans une perspective historique, il est intéressant de constater des continuités entre la composition pluriethnique de l'empire colonial japonais (1912-1945), et la situation des résidents étrangers « non-assimilés » (Coréens, Chinois, Taiwanais, Vietnamiens, Philippins, etc.) dans le pays depuis les années 1990<sup>3</sup>.

Les thèmes traités dans les chapitres du livre dressent une cartographie des changements qui ont touché la société japonaise depuis 1995. Il n'est pas question de les citer tous pour des raisons de place. En résumant dans les grandes lignes, sont traités : le statut et la réception des travailleurs d'origine japonaise, les *Nikkeijin* brésiliens (Tsuda, 117-138) ; les migrations et la présence accrue des résidents asiatiques et leur implication dans différents secteurs de la vie sociale (Yamanaka, 151 sq. ; Okubo, 171-187). L'essai critique de Mitzi Carter et Aina Hunter, sans doute le plus original du volume, traite de la perception des Noirs au Japon, à partir des expériences des auteurs et les réactions qu'elles suscitent à Honshu et à Okinawa (188-198). Dans l'ensemble, le livre met aussi en valeur la nature mouvante des relations interethniques et de l'identité culturelle, au travers de phénomènes qui y sont liés, par exemple, les mariages et les voyages des femmes japonaises à l'étranger auxquels correspondent les « mariages internationaux »

(*kokusai kekkon*) des Japonais dans le pays (Burgess, 63 sq. ; Yamashita, 101-116). Autres sujets abordés : le dialogue interconfessionnel à Nagasaki à propos d'une cérémonie commémorative annuelle pour les esprits des morts de l'explosion nucléaire (Nelson, 199-207) ; la position spéciale des lutteurs étrangers de sumo et l'évolution de ce sport (Tierney, 208-217). Nelson Graburn, dans son article, présente une analyse passionnante de la muséographie, en particulier, de l'expression et de la représentation des identités dans les expositions du Musée national d'Ethnologie de Senri à Ōsaka, le *Minpaku* (notamment l'exposition temporaire sur les immigrés et les cultures asiatiques au Japon, *Taminzoku Nihon/Multiethnic Japan*, 2004). Il aborde aussi le tourisme et la mise en scène culturelle (*cultural display*) dans le pays par le biais des parcs architecturaux à thèmes « occidentaux » (*gaikoku mura*) ou autres (Little World Museum of Man, Huis Ten Bosch néerlandais, village russe, Spain-mura, Meiji-mura, etc.).

Pour conclure, cet ouvrage rassemble de nombreuses vignettes et données sociographiques sur les conditions de vie, l'identité culturelle des immigrants asiatiques *zainichi*, et des « étrangers » au sens large (*gaikokujin*), dans le Japon des années 2000. Les contributions articulent cette approche avec la mise en regard des manifestations locales des politiques nationales et des processus liés à l'internationalisation et la mondialisation. Le volume avance l'idée que le multiculturalisme, sous des manifestations diverses, est devenu une forme d'idéologie qui s'insinue partout dans la culture et la société japonaises. Il restera à approfondir cette hypothèse séduisante. Une étude des mass media (presse, radio, télévision) et des contenus d'internet (sites, blogs, etc.) en langue japonaise et anglaise produits au Japon pourrait sans doute apporter des éléments sur ce point.

La mise en page du volume est élégante bien que le manque de cartes (générale et locales) se fasse sentir ; quelques illustrations dans l'article de Nelson Graburn traitant de la muséographie n'auraient pas été de trop. L'index analytique, très complet (p. 247-252), comme les notes de fin d'article, est réalisé en police de caractères 9, ce qui est à

la limite d'une lecture agréable. Mais ce sont des points de détail, ce volume vient combler une lacune importante dans la littérature socioanthropologique en langue occidentale concernant le Japon contemporain. Bien que la majorité des essais présentent un contenu spécialisé qui intéressera surtout les japonisants, on peut le recommander à ceux qui étudient l'évolution de la société japonaise et la question des transformations de l'identité et, particulièrement, de l'identité ethnique en Asie orientale.

### Notes

1. Lancée au tournant de la décennie 2000, la série « Asian Anthropology », éditée par Shiji Yamashita (Département d'anthropologie, université de Tôkyô) et J. E. Eades (Ritsumeikan Asia Pacific University), s'est fait une spécialité d'aborder les questions liées à la mondialisation et aux processus identitaires en Asie du Sud-Est/Asie orientale. Publiée en anglais, elle met l'accent sur la spécificité des traditions de recherche en sciences sociales en Asie afin de créer les possibilités d'un dialogue avec la communauté anthropologique en Europe et aux États-Unis.
2. Les approches pluridisciplinaires récentes combinent anthropologie culturelle et biologique, archéologie, linguistique, reformulent les questions liées à la préhistoire et la proto-histoire de l'archipel (*International Symposium: Japanese as a Member of the Asian and Pacific populations*, Kyôto: Nichibunken, 1990; Mark Hudson, 1999, *Ruins of Identity. Ethnogenesis of the Japanese Islands*, Honolulu: University of Hawai'i Press; Imamura Kenji, 1996, *Prehistoric Japan, New Perspectives on Insular East Asia*, Honolulu: University of Hawai'i Press.
3. Le livre du sociologue Oguma Eiji, publié en 1998, donnait le ton: « *Nihonjin* » *no kyôkai: Okinawa, Ainu, Taiwan, Chôsen, shokumichi kara fukki undo made* [Les limites de la Japonité: Okinawais, Ainu, Taiwanais, Coréens, du régime colonial au mouvement pour le retour], Tôkyô: Shinyôsha. Voir aussi Oguma, Eiji, 2002, *A Genealogy of Japanese Self-images*, Melbourne: Trans Pacific Press; Oguma, Eiji, 2006, *Nihon to iu kuni* [Un pays comme le Japon], Tôkyô: Rironsha; Michael Weiner (éd.), 1997, *Japan's Minorities: The Illusion of Homogeneity*, Londres: Routledge.

\* Anthropologue spécialiste de Bornéo.